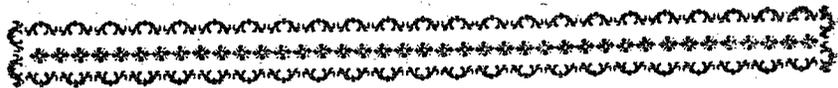


82 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
que d'Apoplexie, qui dura 6 à 7 jours & mourut le 19
Juin 1715.

Presque toute l'Europe a appris de lui la Chimie, & la plupart des grands Chimistes, François ou Etrangers, lui ont rendu hommage de leur sçavoir. C'étoit un homme d'un travail continu, il ne connoissoit que la Chambre de ses Malades, son Cabinet, son Laboratoire, l'Academie, & il a bien fait voir que qui ne perd point de tems, en a beaucoup. Il étoit bon ami, il a toujours vécu avec M. Regis dans une liaison étroite, qui n'a souffert nulle alteration. La même probité & la même simplicité de mœurs les unissoit. Nous sommes presque las de relever ce mérite dans ceux dont nous avons à parler. C'est une loüange qui appartient assez généralement à cette espece particulière & peu nombreuse de Gens que le commerce des Sciences éloigne de celui des Hommes



É L O G E

D E M. H O M B E R G.

GUILLAUME HOMBERG nâquit le 8. Janvier 1652 à Batavia, dans l'Isle de Java. Jean Homberg son Pere étoit un Gentilhomme Saxon, originaire de Quedlimbourg, qui dès sa jeunesse avoit été dépouillé de tout son bien par la guerre des Suédois en Allemagne. Quelques-uns de ses Parens avoient eu soin de son éducation; ce qu'il apprit des Mathématiques le mit en état d'aller chercher fortune au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, qui par un commerce guerrier, s'est fait un Empire à l'extrémité de l'Orient. Il eut le commandement de l'Arsenal de Batavia, & se maria avec la Veuve d'un Officier, nommée Barbe Van-Hedemar. De

quatre enfans qui vinrent de ce Mariage, M. Homberg fut le second. Son Pere pour l'avancer dans le service, le fit Caporal d'une Compagnie dès l'âge de 4 ans. Il eût bien voulu aussi le mettre aux études, mais les chaleurs excessives & perpetuelles du Climat ne permettent beaucoup d'application, ni aux Enfans, ni même aux Hommes faits, ce qui ne s'accorde guere avec le profond sçavoir qu'on donne aux anciens Brachmanes, ou Gimnosophistes. Le corps profite à son ordinaire de ce que perd l'esprit. M. Homberg avoit une sœur qui fut mariée à 8 ans, & mere à 9.

Son Pere quitta les Indes, & le service de la Compagnie Hollandoise, & vint à Amsterdam où il séjourna plusieurs années avec toute sa famille. M. Homberg parut être dans son véritable air natal, dès qu'il fut dans un Pays où l'on pouvoit étudier. Sa vivacité naturelle d'esprit, aidée peut-être par celle qu'il tenoit de sa premiere patrie, lui fit regagner bien vîte le tems perdu. Il étudia en Droit à Yene & à Leipsic, & en 1674 il fut reçu Avocat à Magdebourg. Quoi-qu'il se donnât sincerement à sa profession, il sentoit qu'il y avoit quelque autre chose à connoître dans le Monde que des Loix arbitraires des Hommes; & le spectacle de la Nature, toujours présent à tous les yeux, & presque jamais apperçû, commençoit à attirer ses regards, & à interesser sa curiosité. Il alloit chercher des Plantes sur les Montagnes, s'instruisoit de leurs noms & de leurs propriétés, & la nuit il observoit le cours des Astres, & apprenoit les noms & la disposition des différentes Constellations. Il devenoit ainsi Botaniste & Astronome par lui-même, & en quelque sorte malgré lui, car il s'engageoit toujours plus qu'il ne vouloit. Il poussa assez loin son étude des Plantes, & dans le même tems il se fit un Globe céleste creux en façon de grande Lanterne, où à la faveur d'une petite lumiere placée au dedans on voyoit les principales Etoiles fixes emportées du même mouvement dont elles paroissent l'être dans le Ciel. Déjà

se déclaroit en lui l'esprit de Méchanique , si utile à un Phisicien , qui , pour examiner la Nature , a souvent besoin de l'imiter & de la contrefaire.

Malheureusement pour sa profession d'Avocat , étoit alors à Magdebourg Otto Guericke Bouigemestre de la Ville , fameux par ses Expériences du Vuide , & par l'invention de la Machine Pneumatique. Il étoit sorti de ses mains des merveilles , qui l'étoient autant pour les Philosophes que pour le Peuple. Avec quel étonnement , par exemple , ne voyoit-on pas deux Bassins de Cuivre exactement taillés en demi-Spheres , appliqués simplement l'un contre l'autre , par leurs bords ou circonferences , & tirés l'un d'un côté par 8 Chevaux , & l'autre du côté opposé par 8 autres Chevaux , sans pouvoir être séparés ? Ces sortes d'expériences étoient appellées par quelques Sçavans les *Miracles de Magdebourg*. C'en étoit encore un en ce tems-là qu'un petit Homme qui se cachoit dans un tuyau quand le temps devoit être pluvieux , & en sortoit quand il devoit faire beau. On a depuis négligé cette puérilité Philosophique , & l'on s'en tient au Barometre , dont personne ne daigne plus s'étonner. M. Homberg s'attacha à M. Guericke pour s'instruire dans sa Phisique expérimentale , & cet habile homme , quoi-que fort mistérieux , ou lui révela ses secrets en faveur de son génie , ou ne les pût dérober à sa pénétration.

Les amis de M. Homberg qui le voyoient s'éloigner toujours du Barreau de plus en plus , songerent à le marier pour le rendre Avocat par la nécessité de ses affaires , mais il ne donna pas dans ce piège , & afin de l'éviter plus sûrement , & d'être plus maître de lui-même , il se mit à voyager , & alla d'abord en Italie.

Il s'arrêta un an à Padouë , où il s'appliqua uniquement à la Médecine , & particulièrement à l'Anatomie & aux Plantes. A Boulogne il travailla sur la Pierre qui porte le nom de cette Ville , & lui rendit toute sa lumiere , car le secret en avoit été presque perdu. A Rome il se lia par-

ticulierement avec Marc-Antoine Celio, Gentilhomme Romain, Mathématicien, Astronome, & Machiniste, qui reüssissoit fort bien à faire de grands Verres de Lunettes. M. Homberg s'y appliqua avec lui, & y trouva à souhait de quoi exercer les lumieres de son esprit, & son adresse à operer. Il ne négligea pas même ces Arts dont l'Italie s'est conservé jusqu'ici une espee de souveraineté, la Peinture, la Sculpture, la Musique; il devint assez connoisseur pour s'en pouvoir faire un mérite s'il n'en avoit pas eu d'autres. Ce n'est pas la Philosophie qui exclut les choses de goût & d'agrément, c'est l'injustice des Philosophes, qui comme le reste des hommes, n'estiment que ce qui les distingue.

D'Italie il vint en France pour la premiere fois, & il ne manqua pas d'y rechercher la connoissance & de s'attirer l'estime des Sçavans. Ensuite il passa en Angleterre, où il travailla quelque tems avec le fameux M. Boyle, dont le Laboratoire étoit une des plus sçavantes Ecoles de Physique.

De-là M. Homberg passa en Hollande, où il se perfectionna encore en Anatomie sous l'illustre Graff, & enfin il revint à Quedlimbourg retrouver sa famille. Quelque tems après, riche d'une infinité de connoissances, il alla prendre à Vittemberg le degré de Docteur en Médecine, que l'on a d'ordinaire à moins de frais.

Ses parens, selon la coutume des parens, vouloient qu'il songeât à l'utile, & que puisqu'il étoit Médecin, il en tirât du profit, mais son goût le portoit davantage à sçavoir. Il voulut voir encore les Sçavans de l'Allemagne & du Nord, & comme il avoit un fonds considérable de curiosités phisiques, il songea à en faire commerce, & à en acquérir de nouvelles par des échanges. Les Phosphores faisoient alors du bruit. Christian Adolphe Balduinus, & Kunkel, Chimiste de l'Electeur de Saxe, en avoient trouvé un différent & nouveau chacun de leur côté, & M. Homberg les alla chercher. Il vit Balduinus

86 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
le premier, il trouva son Phosphore fort beau, & de la nature de la pierre de Boulogne, quoi-qu'un peu plus foible en lumiere. Il l'acheta par quelqu'autre expérience, mais il falloit avoir celui de Kunkel, qui avoit beaucoup de réputation. Il trouva Kunkel à Berlin, & par bonheur celui-ci étoit fort touché de l'envie d'avoir le petit Homme Prophete de Guericke. Le marché fut bientôt conclu entre les deux Curieux, le petit Homme fut donné pour le Phosphore. C'étoit le Phosphore d'urine présentement assez connu.

Les Métaux avoient touché particulièrement la curiosité de M. Homberg, il alla voir les Mines de Saxe, de Boheme & de Hongrie, plus instructives sans comparaison que les meilleurs Livres, & il y apprit combien il est important d'étudier la Nature chez elle-même. Il passa même jusqu'en Suede, attiré par les Mines de Cuivre.

Le Roi de Suede alors regnant venoit d'établir à Stokolm un Laboratoire de Chimie, M. Homberg y travailla avec M. Hierna, premier Médecin du Roi d'aujourd'hui, & il eut le plaisir de contribuer beaucoup aux premiers succès de ce nouvel établissement. On s'adressoit souvent à lui ou pour lui demander des décisions sur des difficultés qui partageoient les plus habiles, ou pour l'engager à des recherches qu'ils n'osoient entreprendre, & les Journaux de Hambourg de ces tems-là imprimés en Allemand, sont pleins de Mémoires qui venoient de lui.

Dans tous ses voyages, il s'instruisoit des singularités de l'Histoire naturelle des Pays, & observoit les industries particulieres des Arts qui s'y pratiquent; car les Arts fournissent une infinité d'expériences très dignes d'attention, inventées quelquefois par d'habiles gens inconnus, & assez souvent par des Artisans grossiers, qui ne songeant qu'à leur utilité ou à leur commodité, & non à découvrir des Phénomènes de Phisique, en ont découvert de rares, & de merveilleux, dont ils ne s'appercevoient pas. Ainsi il se composoit une Phisique toute de faits singuliers, & peu

connus , à peu-près comme ceux qui pour apprendre l'Histoire au vrai iroient chercher les pièces originales cachées dans des Archives. Il y a de même les Anecdotes de la Nature. Quand on en a acquis une grande connoissance , on ne fait pas tant de cas des Systèmes , peut-être parce qu'ils deviennent d'autant plus difficiles & plus incertains qu'il les faut ajuster à un plus grand nombre de faits , & pareillement ceux qui sçavent beaucoup d'Anecdotes historiques estiment peu les grands Corps d'Histoire , qui sont des Systèmes à leur maniere.

Le Pere de M. Homberg souhaitoit avec passion qu'il terminât enfin ses cours sçavantes , & revînt se fixer dans son pays , où pour s'assurer de lui il l'auroit marié. Mais l'amour des Sciences & de la liberté l'emporta encore du fond du Nord en Hollande pour la troisième fois , & de Hollande il repassa en France pour la seconde , & il y vit , selon sa maniere ordinaire de voir , les Provinces qu'il n'avoit pas veues dans son premier voyage.

A la fin le Pere s'impatoientoit , & faisoit des instances plus sérieuses & plus pressantes que jamais pour le retour. M. Homberg obéissoit , & le jour de son départ étoit arrivé ; il étoit prêt à monter en carosse , lorsque M. Colbert l'envoya chercher de la part du Roi. Ce Ministre persuadé que les gens d'un mérite singulier étoient bons à un Etat , lui fit pour l'arrêter des offres si avantageuses , que M. Homberg demanda un peu de tems pour prendre son parti , & prit enfin celui de demeurer.

Sa plus puissante raison étoit que la pratique familiere aux Protestans de lire tous les jours un Chapitre de l'Ecriture Sainte , lui avoit rendu fort suspecte l'Eglise Protestante dans laquelle il étoit né , & qu'il se sentoît fort ébranlé pour rentrer dans l'Eglise Catholique , ce qu'il fit en 1682. L'année suivante les Lettres & lui perdirent M. Colbert , & de plus il fut deshérité par son Pere pour avoir changé de Religion.

Il entra en grande liaison avec M. l'Abbé de Chalucet ,

depuis Evêque de Toulon, fort curieux de Chimie. M. Homberg y étoit trop habile pour aspirer à la Pierre Philosophale, & trop sincère pour entêter personne de cette vaine idée; mais un autre Chimiste, avec qui il travailloit chez le Prélat, voulant convaincre l'incrédulité de son Associé, lui donna en pur don un lingot d'or prétendu Philosophique, mais toujours de bon or, qui valoit bien 400 francs, tromperie qui, comme il l'avoüoit, lui vint alors assez à propos. En observant de près la conduite d'un homme qui en sçavoit tant, il craignit, peut-être par un excès de prudence, qu'il n'en sçût trop, & pour mieux rompre tout commerce, aussi-bien que par quelques autres raisons, il retourna à Rome en 85.

Il y portoit toute sa récolte du Nord, & il en profita par une pratique de Médecine peu connue en ce País là, & heureuse. Il négligeoit sa qualité de Docteur à Vitemberg, & on le prenoit pour un Médecin qui ne l'étoit que de génie, & non par des degrés, cependant assez de gens avoient la hardiesse de se confier à lui, & s'en trouvoient bien. Il lui manquoit une qualité dont le défaut rendoit la confiance qu'on avoit en lui encore plus hardie; il ne vanteroit ni ses remèdes, ni sa capacité; il n'osoit dire plus qu'il ne sçavoit, ni donner le vrai-semblable pour assuré, & par-là il ne pouvoit guere être le Médecin que de Malades assez raisonnables. Il se faisoit même peu d'honneur des succès, & renvoyoit à la Nature la plus grande partie de la gloire. Mais au lieu de l'art de se faire valoir, il avoit celui de découvrir assez juste par des raisonnemens fins la cause d'une maladie, & le remède qui convenoit. Cette sagacité d'esprit particuliere valoit la grande expérience d'un Médecin, qui n'eût été toute sa vie que Médecin.

Il revint à Paris au bout de quelques années, & tant de connoissances singulieres qu'il avoit acquises, ses Phosphores, une Machine Pneumatique de son invention plus parfaite que celle de Guericke, & que celle de Boyle qu'il

qu'il avoit vûë à Londres, les nouveaux Phénomènes qu'elle lui produisoit tous les jours, des Microscopes de la façon, très simples, très commodes & très exacts, autre source inépuisable de Phénomènes, une infinité d'opérations rares ou de découvertes de Chimie, lui donnerent ici une des premières places entre les premiers Sçavans. M. Regis dans son Système de Philosophie imprimé en 1690. finit le Traité d'Optique par dire *que tout ce qu'il en a écrit est confirmé par des expériences, qui ont été faites par M. Homberg, Gentilhomme Allemand, si fameux par les grandes connoissances qu'il a de la Phisique, mais sur-tout par l'adresse & l'exaëtitude extrême, avec laquelle il fait toutes sortes d'expériences.*

Nous avons déjà dit dans l'Eloge de M. Tournefort * que dès que M. l'Abbé Bignon eut en 1691. la direction de l'Académie des Sciences, il y fit entrer MM. Homberg & Tournefort, qui furent *ses premiers nés*. Il donna aussi à M. Homberg le Laboratoire de l'Académie, & par-là une entière liberté de travailler en Chimie sans inquiétude.

* V. PHIS:
de 1703. p.
147 & suiv.

L'Académie, par le concours de quelques circonstances malheureuses, étoit tombée alors dans une assez grande langueur. Souvent, on ne trouvoit pas de quoi occuper les deux heures de séance; mais dès que M. Homberg eut été reçu, on vit que l'on avoit une ressource assurée. Il étoit toujours prêt à fournir du sien, & l'on s'étoit fait sur sa bonne volonté une espèce de droit qui l'assujettissoit. Il n'eût presque osé paroître les mains vuides. Sa grande abondance contribua à soutenir la Compagnie jusqu'au renouvellement de 1699.

Monseigneur le Duc d'Orléans, qui n'avoit point alors de fonctions à remplir dignes de sa naissance, se livroit au goût & au talent naturel qu'il a pour les Sciences les plus élevées, & faisoit à la Philosophie l'honneur de la croire digne de l'occuper au défaut du commandement des armées, ou du gouvernement des Etats. Il voulut entrer dans les misteres de la Chimie & dans la Phisique

Hist. 1715,

M

Expérimentale. M. l'Abbé du Bois, qui avoit eu l'honneur d'être Précepteur de S. A. R. & qui étoit ravi de seconder des inclinations qu'il n'avoit pas eu besoin de lui inspirer, lui indiqua M. Homberg, comme le plus propre à satisfaire sa curiosité. Il le présenta au Prince, qui vit bientôt qu'il avoit trouvé le Phisicien qu'il lui falloit. Il le prit auprès de lui en cette qualité en 1702, lui donna une pension, & un Laboratoire le mieux fourni & le plus superbe que la Chimie eût jamais eu. Là se rendoit presque tous les jours le Prince Philosophe, il recevoit avidement les instructions de son Chimiste, souvent même les prévenoit avec rapidité, il entroit dans tout le détail des opérations, les exécutoit lui même, en imaginoit de nouvelles, & j'ai vû plusieurs fois le Maître effrayé de son Disciple. *On ne le connoît pas*, me disoit-il en propres termes, lui qui étoit presque le seul Confident de ses talens, *C'est un rude travailleur*. Il m'a répété ce discours depuis peu, en concluant de la Phisique à la Régence, dont il a vû les premiers momens, & cette conclusion se justifie de jour en jour.

Ce fut aussi en 1702 que Monseigneur le Duc d'Orléans fit venir d'Allemagne le grand Miroir ardent convexe, dont nous avons tant parlé dans nos Histoires. M. Homberg eut le plaisir de voir que quelques sistêmes qu'il avoit imaginés devenoient des faits, & ce qui lui fut encore plus sensible, il apprit quantité de faits qu'il n'eût pas devinés. Cette nouvelle espèce de fourneau donna une Chimie nouvelle; il étoit juste que l'application de S. A. R. à cette Science fût marquée d'une Epoque singuliere & mémorable parmi tous les Phisiciens.

En 1704. le Prince voulut honorer M. Homberg d'une faveur encore plus particuliere, & le faire son premier Médecin. Lorsque ce choix étoit sur le point d'être déclaré, on lui vint offrir de la part de l'Electeur Palatin, & d'une maniere très pressante, des avantages plus considérables que ceux même qui l'attendoient. L'attachement qu'il

avoit pour S. A. R. ne lui permit pas de délibérer. Il faut avouer qu'il s'y joignit aussi un autre attachement. Il songeoit à un mariage, & y songeoit depuis si long-temps, que l'amour seul sans une forte estime n'eût pas produit tant de constance.

Il fut donc premier Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans à la fin de 1704. Par-là il tomboit dans le cas d'une de nos Loix, qui porte que toute Charge demandant résidence hors de Paris est incompatible avec une place d'Académicien Pensionnaire. Il déclara nettement que s'il étoit réduit à opter, il se déterminoit pour l'Académie sans comparaison moins utile, mais le Roi le jugea digne d'une exception. Ce trait héroïque de son amour pour l'Académie fut suivi de la part de son prince d'un autre trait encore plus héroïque, il ne fut pas offensé.

En 1708. M. Homberg se maria, & ce fut en quelque sorte dans l'Académie. Il épousa Marguerite - Angelique Dodart, fille du fameux M. Dodart, celle pour qui il avoit été si constant, & dont il avoit tant éprouvé le caractère.

Quelques années après, il devint sujet à une petite Dissenterie, qu'il se guériffoit, & qui revenoit de temps en temps. Le mal se fortifia toujours, & fut enfin en 1715 cruel & dangereux. La patience du Malade a toujours été celle d'un Héros ou d'un Saint. Peu de jours avant sa mort il prit la liberté d'écrire à Monseigneur le Duc d'Orléans sur sa Régence, & à la fin de la lettre il employa ces expressions touchantes que son état fournissoit, pour lui recommander tout ce qu'il avoit le plus aimé, la Veuve qu'il alloit laisser, & l'Académie des Sciences. Sa priere pour l'Académie a eu plus de succès qu'il n'eût osé l'espérer, le prince s'est réservé à lui seul le gouvernement immédiat de cette Compagnie. Il traite nos Sciences comme son Domaine particulier, dont il est jaloux.

M. Homberg mourut le 24 Septembre 1715, après
M ij

avoir reçu plusieurs fois les Sacremens dans le cours de sa maladie.

Quoiqu'il fût d'une complexion foible, il étoit fort laborieux, & d'un courage qui lui tenoit lieu de force. Outre une quantité prodigieuse de faits curieux de Physique rassemblés dans sa tête, & présens à sa mémoire, il avoit de quoi faire un Sçavant ordinaire en Histoire & en Langues. Il sçavoit même de l'Hébreu. Son caractère d'esprit est marqué dans tout ce qu'on a de lui, une attention ingénieuse sur tout, qui lui faisoit naître des observations où les autres ne voyent rien, une adresse extrême pour démêler les routes qui menent aux découvertes, des tours d'expérience singuliers, & qui seroient trop artificieux, si on avoit tort de s'obstiner à connoître, une finesse sentée & une solidité délicate, une exactitude, qui, quoique scrupuleuse, sçavoit écarter tout l'inutile, toujours un génie de nouveauté pour qui les sujets les plus usés ne l'étoient point. Il n'a point publié de Corps d'Ouvrage; il avoit commencé à donner par morceaux dans nos Histoires des *Essais* ou *Elemens de Chimie*; car de la maniere dont il prenoit la Chimie, il avoit lieu de ne pas croire que ce fût encore une Science faite. On a trouvé dans ses papiers le reste de ces Elémens en bon ordre, & prêt pour l'impression. D'ailleurs, nous n'avons de lui qu'un grand nombre de petits Mémoires sur différens sujets particuliers, mais de ces petits Mémoires il n'y en a aucun qui ne donne des vûes, & qui ne brille d'une certaine lumiere, & il y en a plusieurs dont d'autres auroient fait des Livres avec le secours de quantité de choses communes qu'ils y auroient jointes. Nous avons déjà dit combien il étoit éloigné de l'ostentation, il l'étoit autant du mystère, si ordinaire aux Chimistes, & qui n'est qu'une autre espèce d'ostentation, où l'on cache au lieu d'étaler. Il donnoit de bonne grace ce qu'il sçavoit, & laissoit aux gens à sentir le prix de ce qu'il leur avoit donné. Sa maniere de s'expliquer étoit tout-à-fait simple, mais méthodique, pré-

cise, & sans superfluité. Soit que le François fût toujours pour lui une langue étrangere, soit que naturellement il ne fût pas abondant en paroles, il cherchoit son mot presque à chaque moment, mais il le trouvoit. Jamais on n'a eu des mœurs plus douces, ni plus sociables; il étoit même homme de plaisir, car c'est un mérite de l'être, pourvû qu'on soit en même temps quelque chose d'opposé. Une Philosophie saine & paisible le dispofoit à recevoir sans trouble les différens événemens de la vie, & le rendoit incapable de ces agitations, dont on a, quand on veut, tant de sujets. A cette tranquillité d'ame tiennent nécessairement la probité & la droiture; on est hors du tumulte des passions, & quiconque a le loisir de penser ne voit rien de mieux à faire que d'être vertueux.



ELOGE

DU P. MALEBRANCHE.

NICOLAS MALEBRANCHE nâquit à Paris le 6 Aoust 1638 de Nicolas Malebranche Secrétaire du Roi, Trésorier des cinq grosses Fermes sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, & de Catherine de Lauzon, qui eut un Frere Viceroy du Canada, Intendant de Bordeaux, & enfin Conseiller d'Etat. Il fut le dernier de dix enfans. Un de ses aînés mourut en 1703, Conseiller de la Grand'Chambre, & fort estimé dans le Parlement.

Ce Cadet d'une si nombreuse famille fut fort difficile à élever, à cause de la foiblesse de sa complexion & de ses infirmités continuelles. Il avoit même une conformation particuliere, l'Epine du dos tortueuse, & le Sternon extrêmement enfoncé. Il lui fallut une éducation domestique, & il ne sortit de la Maison paternelle, que pour faire

Éloge de Guillaume Homberg par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences -
Année 1715

CHIMIE
